Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 79

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : la dévine des Robisquet
Autor: Gaell, René
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256987

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 7 juillet 1907 | N° 79 | Deuxième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du

LE PAYS DU DIMANCHE

Pays du dimanche à Porrentruy — TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Un Ménage brouillé dans le Ciel

(Légende)

Au commencement, il y a bien longtemps, longtemps, le Soleil et la Lune étaient mari et femme. Ils vivaient très unis et étaient très heureux faisant bon ménage. Ils eurent beaucoup, beaucoup d'enfants. Les enfants du Soleil et de la Lune, on les appelle les Etoiles. Papa Soleil, maman la Lune et leurs enfants les Etoiles ne mangent pas les mêmes aliments que nous; leur nourriture, c'est du feu et voilà pourquoi ils brillent d'un si vif éclat. Donc tout au commencement le Soleil et la Lune étaient mari et femme.

Ils vivaient en bon accord, quand un jour un être puissant arriva dans leur demeure. Son nom et son pays, je n'en sais rien, mais il portait avec lui des coffres plein de belles marchandises. Il était si beau et sa richesse était si belle que tout aussitôt Madame la Lune se sentit toute bouleversée. Quand ce grand chef s'éloigna, la Lune lui fit signe, au détour du chemin, ils se rejoignirent secrètement et prirent la fuite.

Le Soleil s'aperçut bientôt que la Lune n'était plus à ses côtés. « Où est elle », crie-t-il à ses enfants, les Etoiles? Ceux-ci ne savent que répondre. « Où est elle, vous dis je »? Son visage paraît si irrité que toutes les Etoiles s'enfuient aussitôt! « Ah! Ah!, s'écrie-t-il, c'est vous autres qui avez aidé votre mère »! Il se met en chasse sur l'heure, et chaque fois qu'il peut saisir une étoile, hyoupe, hyoupe, il la dévore on n'en entend plus parler. Mais elles sont tellement nombreuses et elles se sont tellement multipliées qu'il en reste toujours un nombre immense.

Et depuis cette époque, chaque jour, le Soleil court après la Lune et les Etoiles; mais celles-ci, dès qu'elles le voient poindre au bord du Ciel, se hâtent de disparaître dans leurs demeures profondes. Quand le soleil a parcouru toute la partie du firmament que nous voyons, il court de l'autre côté, sans jamais se lasser, sans s'arrêter un seul jour. A peine a-t-il disparu que vous voyez apparaître maman la Lune, tantôt ici, tantôt là, car elle change souvent de cachette pour dépister son mari. Parfois, il la surprend dans sa course et, d'un coup de dent, lui enlève un morceau. Les astronomes, qui n'y comprennent rien, appellent cela une éclipse partielle. Parfois aussi, lorsque la Lune s'attarde trop au milieu de ses enfants, il la rejoint dans le ciel et s'efforce de la dévorer. Jusqu'ici, il n'a pas réussi, car la Lune est très agile; dès que son mari la rattrape, elle se sauve au plus vite et la poursuite recommence. Il arrive encore que de temps à autre le Soleil découvre la cachette de sa femme; il s'approche alors doucement, tout doucement, et pendant de longues heures, la Lune n'ose sortir. Les astronomes stupides n'y comprennent rien, ils appellent cela une éclipse totale. Quelle erreur!

Lorsqu'enfin la lune est libre, elle accourt aussitôt au milieu de ses enfants les Etoiles, car elle les aime beaucoup et ne voudrait pas les manger, elle est trop bonne mère. Elle les visite successivement, allant de demeure en demeure. Parfois même, elle célèbre entre eux des mariages; alors elle se jette autour de la tête une magnifique auréole d'or, écharpe qu'elle portait le jour de ses noces avec le Soleil. Dès que le Soleil reparaît de l'autre côté de la Terre, à l'Orient, elle se sauve au plus vite, avec tous ses enfants, n'en laissant qu'un, l'Etoile du matin, ou un autre le soir, qu'on appelle l'Etoile du berger, pour l'avertir en cas de danger, et ceux-ci veillent attentivement, tantôt le matin, tantôt le soir.

Et la poursuite continue ainsi depuis longtemps, bien longtemps. Mais un jour viendra où elle aura une fin, sans cela les choses ne seraient certainement pas bien.

Ce jour-là, le Soleil tombera sur la Lune, les Etoiles tomberont les unes sur les autres, le Soleil enfermera la Lune dans le cachot et une fois emprisonnée, les enfants les Etoiles seront tous pris et mangés et le Soleil en périra.

Qu'arrivera-t-il alors de nous les hommes? Cela, je n'en sais rien, on ne me l'a pas appris; il faut nous contenter de ce que dit l'Ecriture: *Sufficit diei malitia sua.* A chaque jour sa peine. Et c'est fini.

A. D.

Le voyage avant la noce

Dans une heure, le paquebot lèverait l'ancre; aussi, le monde commençait-il à affluer sur le quai: ceux qui partaient d'abord, ensuite ceux qui les accompagnaient, et, penchés sur les bastingages, les premiers arrivés regardaient les autres.

Parmi les passagers montés déjà à bord, un jeune homme blond, assez joli garçon, causait

---

Feuilleton du *Pays du dimanche* 5

La déveine des Robisquet

par René GAELL

Ce fut une scène de désespoir indescriptible, une débauche de suppositions. Mme Robisquet se trouva mal en gémissant:

— Les misérables! Comme ils vont se moquer de nous!

Son mari devint comme un fou furieux. Il arpentait la chambre en gesticulant comme un diable, monologuant des mots inintelligibles.

Et le plus affreux dans la chose, c'est que le télégraphe était fermé. Impossible d'avoir des éclaircissements avant le lendemain.

La nuit fut atroce, comme on peut le supposer. Mme Robisquet, pour le peu qu'elle dormit, souffrit de cauchemars effrayants. Elle se voyait au milieu des flammes, brûlée, carbonisée, tandis qu'autour d'elle les voisins, les canailles de voisins, dansaient une ronde échevelée.

Dès le petit jour, Robisquet fut sur pied pour aller télégraphier. Il posa trois heures devant le bureau. Dès qu'on eut ouvert, le malheureux incendié se précipita, saisit une plume et traça ces mots d'une main si tremblante que plusieurs baigneurs, en le voyant, supposèrent que cet homme venait de commettre un crime.

Patisseau, 13, rue Perche, Paris.

Vous supplie envoyer immédiatement renseignements sur incendie. Faites impossible pour sauver meubles. Compte sur dévouement. Attends réponse.

Robisquet.

Puis il courut à la gare pour demander l'heure du prochain train direct pour Paris. On lui répondit qu'il fallait attendre jusqu'à 4 heures, le premier rapide étant parti depuis une demi-heure.

L'infortuné marchand de chandelles revint à son logement. La pauvre Mme Robisquet faisait peine à voir. Elle se jeta au cou de son mari en gémissant:

— Quel malheur, mon pauvre Nestor, dis, quel malheur!

Et Nestor, toujours fidèle écho, répétait:

— Oui, Anastasie, quel malheur!

A 9 heures un coup de sonnette résonna violemment. Robisquet se précipita.

— Une dépêche?

— Monsieur Robisquet, demanda l'employé.

— C'est moi!

Il saisit le télégramme, déchira la bande et lut avec avidité:

Voulez plaisanter; inutile sortir meubles. Vous dérangez pas.

Patisseau.

presque familièrement avec une grande jeune fille remarquablement distinguée dans son costume tailleur cependant très simple. Un instant, elle se retourna pour répondre à sa mère au sujet d'un détail concernant leurs bagages, puis repris sa conversation.

Ainsi, c'est vrai, c'est sûr, nous partons, dit-elle rieuse.

— Oui, pour Alexandrie, ajouta son compagnon.

— Vous verrez comme mon idée est bonne!

Elle est surtout drôle, votre idée; au lieu de finir tranquillement nos fiançailles à Paris, nous voilà prêts à voguer sur l'onde amère, comme dit l'autre, et bientôt nous déambulerons dans les sables brûlants du désert, en face de bachisbouzouks plus ou moins débarbouillés et réjouissants...

Mais elle, tout à son souvenir:

— Vous rappelez-vous, Henri, c'était un soir, nous parlions de nos projets, de nos conceptions de la vie, de notre idéal, et soudain je vous dis:

« — Que de mal on éviterait si, en se mariant, ou se connaissait mieux... Malheureusement ce ne peut être en six semaines de fiançailles où l'on s'observe et compose un personnage de convention... »

— Si je m'en souviens, interrompit le jeune homme, je vous ai répondu: On ne se connaît vraiment que pendant le voyage de noces.

— Oui, c'est bien cela, et moi, à mon tour, j'ai répliqué: On devrait le faire avant la noce, ce voyage qui, forcément, avec ses nombreuses péripéties, montre le caractère de chacun sous son vrai jour; on vit côte à côte longtemps... Mais le voilà, le moyen, partons ensemble pour un mois, deux mois, et au retour, en connaissance de cause, nous agirons. »

Je vous ferai remarquer, ma chère Suzanne, que malgré ma surprise et mon peu d'enthousiasme pour un déplacement si inopiné, je n'ai pas fait la moindre objection à vos désirs, et c'est moi-même qui ai parlé de l'Egypte, de la saison favorable.

— C'est moi pourtant qui ai trouvé la combinaison: faire partie, maman et moi, d'une caravane d'agence à laquelle, naturellement, vous vous joindriez; de cette façon les apparences sont sauves, nous devenons libres, étrangers, et nous nous observons, nous nous étudions plus à l'aise.

— C'est égal, qui m'aurait dit cela le mois dernier?

— Vous le regrettez?

— Pas précisément, mais enfin moi qui ai horreur de quitter mon « home ».

— J'adore cela, moi, au contraire... Voir du nouveau. Mais, tenez, cela commence, voilà déjà une divergence dans nos opinions.

Henri Dehaynin allait protester, il n'en eut pas le temps; le signal du départ venait d'être donné et le steamer sortait lentement, majestueusement du port de Marseille.

— Quel superbe panorama! exclama une voix auprès d'eux.

Les fiancés se retournèrent et reconnurent un de leurs nouveaux compagnons de voyage.

Mais celui-ci déjà, gaiement, le plus aisément du monde, reprenait:

— Nous sommes de la même société, je crois? Permettez-moi donc de me présenter: Jean de Varigny, peintre paysagiste.

Chacun à son tour s'inclina; Henri Dehaynin et Suzanne Foulon se présentèrent également eux-mêmes. Cependant, le navire commençait à tanguer, à rouler: la nuit tombait et, involontairement, le silence se fit.

— Il fait froid; rentrons, voulez-vous? demanda tout à coup Henri d'une voix mal assurée.

— Au salon! Oh! non! je descends dans ma cabine, je me sens pas très bien.

— Ni moi non plus, avoua le jeune homme. Dieu! quel mouvement.!

Et tandis qu'ils se séparaient, lui pensa:

— Hum! cela manque de poésie, une fiancée qui a mal au cœur.

Et elle songea:

Quel piteux état pour un homme!

* * *

Depuis quatre jours, les voyageurs remontaient le Nil: une vie enchantée que celle menée sur le bateau-touriste qui les avait pris à Keneh et les conduisait jusqu'à la première cataracte. Tour à tour, c'étaient de délicieuses flâneries, tandis que les yeux captivés contemplaient les rives, s'intéressaient au défilé incessant des palmiers géants, des pittoresques villages fellahs, des déserts roux; tour à tour aussi alternaient des excursions faites aux ruines célèbres de Denderah, de Louqsor, de Karnak, et l'esprit s'étonnait alors devant les vestiges d'une telle civilisation, le sens critique se passionnait en face des œuvres d'art de ces âges primitifs.

Aujourd'hui, la promenade projetée avait pour but les hypogées royaux, et toute la caravane, montée sur de petits baudets nerveux, venait d'entrer dans la superbe et grandiose vallée des Rois.

A l'avant garde se tenaient Melle Foulon, et à ses côté, le jeune peintre, Jean Varigny; un peu plus en arrière arrivait Henri Dehaynin, tenant compagnie à une jolie Américaine, Miss Lizzie Barnett, nouvelle connaissance faite au départ du Caire. Les deux couples riaient, causaient, et c'étaient mille réparties, réflexions, exclamations.

— Quelle chaleur! jetait Henri.

— Que c'est beau! s'écriait Suzanne.

— Oui, peut-être, reprenait miss Lizzie; mais moi, je ne comprends pas très bien ce genre de spectacle.

— Oh! interrompait Jean, ne sentez-vous pas la majesté d'un pareil lieu? N'avez-vous pas un frisson en songeant que nous sommes dans cette Thébaïde si fameuse?

On arrivait justement, et chacun mit pied à terre. L'une après l'autre, on visita ces tombes pharaoniques, celle de Seti Ier, d'Aménophis III, de Ramsès II surtout, et à la découverte des peintures si bien conservées, des cris d'admiration s'élevèrent.

Suzanne, quelque peu ignorante, s'approcha de son fiancé et interrogea:

— A quelle époque vivaient-ils, ces rois?

Henri, pris au dépourvu et lui aussi très peu ferré en égyptologie, murmura:

— Euh!... en... en... avant Jésus-Christ.

Mais pendant ce temps, précisément, Jean de Varigny expliquait à la jeune Américaine l'histoire de ces contrées et Suzanne écouta. Le peintre parlait clairement, et retraçait en de grandes lignes l'enchaînement des trente dynasties qui, durant cinq mille ans, avaient régné sur ce pays; il disait également quelques mots de la religion de ces hommes d'autrefois, Osiris et Isis, Ammon-Ra déifiant le soleil, Anubis à la tête de chacal... et il évoquait enfin la vie de ces êtres, parlait de Thèbes et de Memphis, les villes antiques et merveilleuses.

Ce n'était pas la première fois que le jeune artiste se montrait ainsi érudit; et Suzanne, malgré elle, subissait le charme de sa parole, se plaisait à suivre ses raisonnements... et oubliait totalement la présence d'Henri.

Du reste, ce dernier devenait de plus en plus maussade; les premiers temps, à force de volonté, il avait pu maîtriser sa mauvaise humeur; mais peu à peu, le naturel revenait et son caractère essentiellement indolent réapparaissait; se lever de bonne heure l'ennuyait terriblement, ces perpétuelles chevauchées sous l'ardent soleil le fatiguaient, et il le disait tout haut. Quant aux temples, aux ruines, cela l'indifférait tellement qu'une fois, par dépit, il avait jeté:

— Je n'aurais jamais cru qu'il y en eût tant, de ces vieilles pierres... On en trouve à tous les poteaux télégraphiques.

En un mot, ce voyage commençait à l'excéder et, malgré son désir de plaire à sa fiancée, de paraître à ses yeux telle une perfection, le jeune homme laissait percer très souvent ses nervosités.

Il ne brillait pas non plus par le courage, et tous ces grands diables d'Arabes qui le suivaient, le harcelaient, lui donnaient une inquiétude vague qu'il dissimulait mal.

— Quelle idée! Quelle idée avez-vous eue de venir ici! répétait-il impatienté à Suzanne.

— Mais, c'est délicieux! Je voudrais que cela ne finît jamais, répondit celle-ci.

Et, s'adressant à M. de Varigny, elle ajoutait:

— Avez-vous hâte de rentrer en France?

— Grand Dieu, non! Si je le pouvais, j'arrêterais les heures, répliquait le peintre sur un ton énigmatique et en regardant fixement la jeune fille.

Avec le retour et le séjour au Caire, cela avait été la reprise de la vie civilisée et même un peu mondaine; la journée, certes, était bien remplie par des excursions, tantôt aux Pyramides, à Ma-

---

— Comment! hurla Robisquet, cet animal est aussi bête que ça! Ma maison brûle et il se flanque de moi. C'est un peu raide! Canaille, n'aie pas peur, je te revaudrai ça.

— Le monstre! fit Mme Robisquet, il fallait bien s'y attendre. C'est bien la peine d'avoir des amis! Ils sont frais, les amis!

Vous devinez avec quelle impatience on attendit l'heure du départ; les deux époux rebouclèrent leurs valises, remballèrent tout, Mme Robisquet pleurant, son mari jurant.

L'un et l'autre faisaient les suppositions les plus fantastiques pour expliquer la catastrophe dont ils étaient victimes.

— Quelle honte, faisait M. Robisquet, d'arriver chez nous ruinés! Et qui sait si ce n'est pas lui, Patisseau, qui a fait ce coup? Cette manière de répondre indique bien quelque chose.

— Et moi, je suis sûre que c'est lui, appuyait Anastasie. Ça se devine! C'est un jaloux, et de la jalousie au crime, il n'y a qu'un pas.

L'attente fut longue et tourmentée. Les heures semblaient reculer. Enfin, quand, l'après-midi, l'horloge sonna deux coups, le couple de marchands de chandelles déballa vers la gare.

Deux heures plus tard, comme l'express s'ébranlait, laissant voir là-bas, vers l'Ouest, l'étincelant panorama des villas, des avenues, des plages, une tête furieuse sortit d'une portière de 3me classe. Puis un poing se tendit vers la ville du plaisir et du rêve, tandis qu'une grosse voix criait au milieu du vacarme:

— Ah! Royan, ville de malheur! Je donnerais mille francs pour ne t'avoir jamais connue!

— Oui, gémit Mme Robisquet, et le Monsieur aux bougies en aluminium qui viendra pour nous voir!

— Je te dis, c'est la déveine, la déveine noire qui nous poursuit!

(*La fin prochainement.*)

taryeh, ou simplement par des promenades au Mouski; mais le soir, toute la société se trouvait au théâtre ou au bal, et comme toujours en de tels endroits, les propos frivoles retentissaient, les intrigues naissaient et se nouaient.

Parmi celles-ci, une surtout défrayait les causeries; chacun s'intéressait au flirt de la jolie miss Lizzie et de Henri Dehaynin. Ce dernier ne s'étant pas posé en fiancé officiel de Mlle Foulon, l'Américaine le croyait libre et lui faisait mille avances non équivoques, ce qui embarrassait fort le jeune homme, car, pour ne pas déplaire à Suzanne, il se défendait, résistait,... affectait même une froideur outrée, tandis que, d'autre part il était extrêmement ennuyé de sa position ridicule; on riait sous cape en le regardant, parfois des phrases pleines de sous-entendus venaient l'égratigner... A la fin, cela devenait intolérable, d'autant plus que miss Barnett le troublait réellement.

Les jours passaient et l'on parlait déjà du départ pour l'Europe; mais Henri maintenant tenait moins à rentrer à Paris. Miss Lizzie restant encore un long mois en Egypte. Rien cependant n'était décidé et il était même question d'une reconnaissance poussée jusqu'à Suez, pour pouvoir se vanter d'avoir vu la mer Rouge.

Suzanne qui, depuis longtemps, n'était pas dupe de la double comédie jouée par son fiancé, ce matin-là était quelque peu nerveuse et, apercevant le jeune homme en grande conversation avec Lizzie, l'appela:

— Monsieur Dehaynin!

— Mademoiselle, fit celui ci en obéissant, mais visiblement contrarié.

Suzanne reprit:

— Je vous dérange sans doute; mais justement à ce propos il faut que je vous parle. Promettez-moi d'être franc, et répondez nettement à ma question. Cette personne vous plaît, n'est-ce pas?

— Mais non, vous vous trompez... c'est-à-dire... enfin, comprenez-moi, je fais une grotesque figure, je me dérobe sans cesse... que doit-on penser?

Ah! je vois clair maintenant, c'est par vanité.

— Le mot est dur.

— Mais exact; je ne vous connaissais pas cette qualité.

— A mon tour, continua M. Dehaynin piqué, savez-vous que je pourrais vous adresser le même reproche, la compagnie de M. Jean de Varigny ne semble pas vous être trop désagréable.

— Seriez-vous jaloux, déjà? Ah! mon ami, attendez au moins que M. le maire vous ait donné des droits. J'avoue que ce peintre ne m'est pas antipathique, il est intelligent, aimable, distingué, instruit...

— Quel dithyrambe... et quel enthousiasme! ricana le jeune homme.

— Cela vous choque, tant pis! votre Américaine est bien autrement libre de ton et d'allure.

— N'attaquez pas miss Lizzie, elle est aussi respectable que vous.

— Soyez donc poli, mon cher, je ne cours pas après les gens, moi!

— Quel caractère vous avez avant la noce! Que sera ce après?

Et il ajouta, après un court silence et comme se révoltant:

— Je suis encore libre, que diable!

— Et moi aussi, heureusement.

— Il ne tient qu'à vous de le rester toujours.

— Je vous remercie du conseil, je le mettrai probablement à profit.

Et Suzanne, qui s'était de plus en plus animée et maintenant frémissait toute, rompit net l'entretien et se rapprocha exprès de M. de Varigny.

Un mois plus tard, à Paris, Mme Foulon et sa fille recevaient la visite de M. Jean de Varigny qui, en quelques phrases précises, s'excusant de faire lui-même une telle démarche, mais orphelin, sans famille, il s'y trouvait obligé, demandait la main de Mlle Suzanne.

La mère de celle-ci, d'abord surprise, ne put que murmurer:

— Croyez, Monsieur, combien nous sommes honorées... mais ne saviez-vous pas que ma fille était fiancée à M. Dehaynin?

— Je l'étais, maman, interrompit Suzanne en appuyant sur les mots, mais je ne le suis plus.

— Comment?

— Oui, nous nous connaissons trop à présent, l'expérience a été décisive, le voyage avant la noce a suffi.

— Alors... puis-je espérer?... finit par articuler Jean, très ému, car, sans nous en douter, nous l'avons fait ensemble ce voyage.

— C'est vrai, prononça la jeune fille soudain rougissante, mais cela n'a pas été la même chose, et c'est justement pour cela que je vous prie d'en faire un autre de voyage... après la noce.

Frédéric BERTHOLD.

L'automobilisme comme remède

En voici d'une autre! L'automobile serait fort hygiénique et on pourrait, dans certains cas, s'en servir comme remède. C'est à croire que les grands fabricants d'automobiles ont payé des médecins pour raconter ça.

Mais non. M. de Parville, le si consciencieux chroniqueur scientifique du *Journal des Débats*, nous apporte son précieux témoignage. Il écrit ce qui suit:

Nous avons déjà démontré que l'automobile exerçait une action favorable sur la peau, sur les voies aériennes, la circulation, l'appareil locomoteur et le système nerveux. Il y a bien entendu des contre-indications. M. A. Mouneyrat, dans une note à l'Académie des Sciences, vient d'insister à son tour sur un des bons côtés de l'automobilisme: l'influence des rapides déplacements d'air que provoque l'automobile sur la nutrition générale, chez les bien portants, les anémiques et les neurasthéniques.

M. Mouneyrat a eu l'occasion à plusieurs reprises de faire des voyages de 8 à 10 jours en auto à une allure moyenne de 40 kilomètres à l'heure avec un parcours journalier de 100 kilomètres à 200 kilomètres, au printemps et en été. M. Mouneyrat a notamment fait la numération des globules rouges et l'évaluation du taux de l'hémoglobine chez plusieurs sujets. Voici quelques résultats.

Chez un sujet normal, le jour du départ, on comptait 5,200,000 globules rouges par millimètre cube de sang; huit jours après, on relevait 6,700,000 globules; chez un anémique, au départ, 4,300,000, huitième jour 5,300,000. Autre anémique, 4,300,000, huitième jour 5,600,000. Chez le premier sujet, l'hémoglobine passa de 98 o/o à 102 o/o. Chez le second de 87 o/o à 96 o/o. Chez le troisième de 89 o/o à 98 o/o.

Par conséquent, on peut dire que sous l'influence de la ventilation produite par le voyage en auto, le nombre des globules et le taux de l'hémoglobine s'accroissent dans de grandes proportions, aussi bien chez les normaux que chez les anémiques. Chez l'anémique l'auto constituerait un traitement de choix à vitesse modérée. L'examen des rapports urinaires indique aussi une suractivité de tous les phénomènes de nutrition: suractivité qui coïncide d'ailleurs avec une exagération de l'appétit des sujets.

On constate encore une action remarquable sur le sommeil. Chez les normaux, le sommeil devient plus profond, plus prolongé. Chez les neurasthéniques, qui ne dorment pas ou très peu, les insomnies cessent très vite et le sommeil ne tarde pas à devenir normal. M. Mouneyrat ne croit pas que l'on puisse attribuer cet effet ni à la fatigue que produit la voiture, ni à la ventilation plus intense de l'appareil respiratoire, ni à la ventilation exercée sur le système nerveux par la douche d'air, ni à l'hématose. Il pense plutôt — et sa conviction est fondée sur le fait que le repos à la campagne produit plus lentement le même effet — que l'air et principalement l'air des champs et des bois, indépendamment des constituants que l'on a isolés, renferme un principe spécial encore inconnu qui provoque le sommeil par détente nerveuse.

Les remarques de M. Mouneyrat appelleraient des observations diverses, conclut M. de Parville. Je regrette qu'il n'ait pas continué ses mensurations de globules quelques jours après l'action de l'auto. Combien de temps dure l'augmentation des globules? Tout séjour aux grandes altitudes détermine aussi une augmentation de globules qui persiste plus ou moins jusqu'au retour aux bas niveaux. Il y a partout, dans l'air de la mer, de la montagne, des champs, une suractivité générale de la circulation et de la nutrition. Il eût été intéressant de sélectionner les divers effets dûs à la ventilation, aux chocs, aux trépidations, à l'air, etc. On ne peut pas, il est vrai, tout faire à la fois: ce sera à essayer ultérieurement. Enfin, l'existence d'un élément actif encore ignoré dans l'air est toujours admissible; mais dans l'état actuel des choses, l'air pur, vraiment pur, chargé d'une petite dose d'ozone, provoque certainement la somnolence, aussi bien que l'activité de la nutrition. Ne nous arrêtons donc pas sur des explications souvent provisoires et ne retenons des recherches de M. Mouneyrat que le fait essentiel: l'automobilisme exerce sur nos fonctions une influence heureuse.

Le Chien du Gabelou

(*Histoire vraie*)

Depuis dix ans, le douanier Verlin, de la brigade de Lepuix, dans le Haut Rhin français, avait comme compagnon dans ses tournées son chien Fritz, un magnifique animal, connu par sa douceur et sa fidélité, mais terrible pour les fraudeurs.

Le douanier Verlin et Fritz étaient deux inséparables. Ils partaient ensemble le matin ou le soir, par le beau temps, par la pluie ou par la neige, et rentraient ensemble au logis, où chien et douanier étaient toujours accueillis avec une nouvelle joie. Car Verlin avait une famille — une gentille femme et deux gros garçonnets — qui étaient aussi la famille de Fritz,... un enfant trouvé.

Et pendant que l'épouse diligente mettait la table où allait bientôt fumer la bonne soupe chaude, les petits s'amusaient avec Fritz, lui montant à cheval sur le dos, lui tirant la queue et les oreilles, le forçant à jouer au chemin de fer.

Et Fritz, docile, se laissait tourmenter sans que le moindre éclair d'impatience traversât son regard immuablement doux.

Et puis, le lendemain on repartait pour le service, service d'aurore ou service de brune. Verlin chantonnant quelque vieux refrain de chambrée, Fritz trottant à côté